

*Vayikra, l'éloge du silence*  
par le Rabbin Mikael Journo

Cette semaine, nous entamons un nouveau cycle dans la lecture de la Torah.  
Nous ouvrons le troisième livre, dont le nom est Vayikra — un mot qui est à la fois le premier mot du texte, le nom de la paracha d'ouverture, et le nom traditionnel de l'ouvrage tout entier.

En français, on l'appelle le Lévitique, car il contient de nombreuses lois relatives aux Cohanim, les prêtres issus de la tribu de Lévi, chargés du service dans le sanctuaire du Michkan.

Mais son nom hébraïque, Vayikra, nous dit bien plus que cela.

Il signifie : « Et Il appela ».

Et celui qui appelle... c'est D.ieu.

C'est D.ieu Lui-même qui s'adresse à Moché, personnellement, dans un acte d'affection et de proximité.

Avant même d'enseigner les lois des sacrifices, avant de décrire les fonctions des Cohanim, la Torah commence par un mot discret, presque effacé, mais d'une puissance inouïe : Vayikra.

Et ce mot résonne étrangement avec notre époque.

Nous vivons aujourd'hui dans un monde saturé de bruit.

Pas seulement sur les réseaux sociaux, où notifications, commentaires, hashtags et réactions instantanées occupent chaque instant...

Mais aussi dans la vie quotidienne : dans les rues, les transports, les écrans, les débats permanents, les conversations en rafale, les injonctions à parler, à réagir, à occuper l'espace sonore.

Nous parlons... mais nous écoutons peu.

Nous commentons... mais nous n'intériorisons plus.

Nous nous exprimons... mais nous ne nous recueillons plus.

Ce vacarme permanent nous coupe de nous-mêmes, des autres, et de D.ieu.

Et pourtant, la Torah nous enseigne l'inverse.

Elle commence Vayikra par un mot qui n'est ni un ordre, ni une injonction, ni une proclamation.

C'est un appel.

Un appel d'affection, un appel de D.ieu à l'homme.

« Vayikra el Moché » — « Et D.ieu appela Moché »

Et Rashi commente :

“לשון חיבה” — une expression d'affection.

Un langage doux, bienveillant, réservé aux êtres aimés.

Un appel qui précède chaque parole divine, non pour impressionner, mais pour élever.

Et ce mot s'écrit dans le Sefer Torah avec un détail saisissant : un aleph minuscule, à la fin du mot ויקרא.

Pourquoi ?

Parce que Moché, dans son humilité, aurait préféré écrire Vayikar — comme ce fut le cas pour Bil'am, le prophète des nations, dont la rencontre avec D.ieu fut fortuite, sans profondeur ni intimité.

Mais D.ieu insiste :

« Je t'appelle avec affection. Ce n'est pas un hasard, c'est une alliance. »

Alors Moché obéit, mais réduit ce aleph, cinquième lettre du mot, pour ne pas se glorifier — car c'est lui-même, le scribe fidèle, qui écrit la Torah sous la dictée divine.

Ce aleph effacé devient le symbole de la véritable grandeur spirituelle.  
Une grandeur qui ne s'impose pas.  
Une grandeur qui n'élève pas la voix,  
mais qui se manifeste dans le silence.

Car la parole de D.ieu ne descend jamais dans le tumulte.  
Elle s'invite dans l'intériorité.  
Elle se dévoile dans le retrait, dans l'humilité, dans le silence sacré.

C'est ce que découvre le prophète Élie, dans l'un des épisodes les plus profonds du Livre des Rois (I Rois 19, 11-12).  
Fuyant les persécutions, seul et brisé, Élie cherche refuge sur le mont Horev.  
Un ouragan surgit et déchire les montagnes — mais D.ieu n'y est pas.  
Un tremblement de terre secoue la terre — mais D.ieu n'y est pas.  
Un feu éclate — mais D.ieu n'y est toujours pas.  
Et alors, soudain :

« אַחַר הַאֵשׁ קוֹל דְּמָמָה דַּקָּה »  
« Et après le feu : une voix de silence ténu. »  
(I Rois 19, 12)

C'est dans cette voix silencieuse, fragile, presque inaudible, que D.ieu Se révèle.  
Non dans le vacarme, mais dans le murmure.  
Dans le presque-rien que seul entend celui qui a su se taire.

Le roi Salomon, le plus sage des hommes, disait :  
« Il y a un temps pour se taire, et un temps pour parler. » (Ecclésiaste 3, 7)

Et Rabbi Na'hman de Breslev ajoutait avec justesse :  
« Les enfants apprennent à parler. En grandissant, ils apprennent à se taire. »

Apprendre à se taire, c'est redevenir un réceptacle.  
C'est faire en soi un espace pour entendre ce qui ne s'entend que dans le silence :  
la voix de l'âme,  
la voix de D.ieu,  
l'appel intime de Vayikra.

Ce troisième livre de la Torah est souvent perçu comme technique, rigoureux.  
Mais il est en vérité le livre de la proximité,  
de l'intériorité,  
de l'intimité divine.

Et tout cela commence par un mot discret, et une lettre minuscule.  
Un mot d'affection.  
Un aleph effacé.  
Un appel qui ne crie pas, mais qui attend d'être entendu.

Alors cette semaine, apprenons à écouter.  
À accueillir cet appel qui ne fait pas de bruit, mais qui transforme tout.

Car la sainteté ne commence pas dans l'éclat du bruit,  
mais dans la profondeur du silence.